

INTRODUCTION

Une question se pose d'emblée vis-à-vis d'une réflexion qui aborde et analyse la pensée théorique et esthétique d'un acteur de l'histoire des avant-gardes contemporaines. De quelle manière, sous quel angle aborder cette pensée ? Quelle est la méthode la plus adéquate pour tenter de comprendre ou simplement d'approcher un tant soit peu cet acteur-là ? L'œuvre plastique possède parfois ses propres spécificités, ses lois internes. Mais celle d'Isou ayant une dette inappréciable à l'égard des théories, il est nécessaire de privilégier l'étude de ces dernières. À ce titre, la démarche envisagée ici consiste à considérer Isidore Isou comme un homme dont les cheminements intellectuels s'inscrivent à l'intérieur de systèmes de réflexion globaux qui, pour le dire ici rapidement, se « succèdent » ou se chevauchent, et sont légion dans la seconde moitié du XX^e siècle. La pensée du fondateur du lettrisme est englobante et totalisante. Elle est une vision du monde et de l'Homme, qui incorpore le domaine de l'art mais pas seulement. Elle est une prétention à englober tout le champ du savoir et à orienter ce savoir. Il faut noter au passage qu'Isou, en sécrétant de multiples théories, a en même temps ressenti le désir de couvrir ces théories d'une sorte de vocabulaire, à prétention scientifique, qui selon lui était indispensable pour définir les concepts nouveaux. Il faut prendre garde à ne pas se laisser coloniser. À laisser coloniser ce que nous tentons de penser par ces mots qui sont toujours une sorte de cheval de Troie. Cheval de Troie qui vient enfoncer un coin dans notre esprit et vient nous contraindre, si nous n'y prenons garde, à « réfléchir » selon des catégories mentales qui ne sont guère les nôtres mais celles des « autres » ou de l'« autre » qui n'aspire qu'à prendre le pouvoir sur notre conscience, à nous gouverner intellectuellement en nous obligeant à utiliser, par l'entremise de ses mots, ses propres outils cognitifs. Il faut bien sûr refuser la colonisation lettriste, isouienne. Ainsi, si les concepts théoriques lettristes seront évoqués ici avec le vocabulaire qui leur est associé, nous ne ferons jamais nôtres les définitions isouiennes de l'art et d'autre chose, car elles ne nous appartiennent pas, car elles ne nous ressemblent pas².

² Voir la contribution de Fabrice Flahutez à ce débat : « Le lettrisme et la bataille des appellations », in *Ceci n'est pas un titre, les artistes et l'intitulation* » actes de colloque, Lyon, Éditions Farge, 2014, p. 140-146. Fabrice Flahutez expose la nécessité pour l'historien de se confronter au vocabulaire mis en avant par le lettrisme en dédramatisant sa portée. Il s'agit selon l'auteur de prendre en charge ce vocabulaire, de l'accepter, de ne pas être impressionné par une prolifération de termes abscons. F. Flahutez effectue un parallèle avec les expressions secrétées par les surréalistes et signale le fait que celles-ci sont aujourd'hui couramment utilisées par les historiens. Précisons toutefois le fait que le discours lettriste s'apparente davantage à un discours militant, organisé et systématique. Le vocabulaire isouien est l'expression d'une manière d'organiser le monde et d'une prise en charge non pas « poétique » ou littéraire de celui-ci, mais intellectuelle, totale, systémique. Nous pensons à ce compte qu'il est nécessaire d'être vigilant.

Elles nous sont étrangères, car nous avons commencé de penser avant que le lettrisme ne nous dise de quelle façon nous devons penser. Il est nécessaire de refuser toutes les colonisations, toutes les prises de pouvoir par le vocabulaire, car elles sont autant de tentatives de prise de contrôle idéologique, qu'elles soient d'essence politique, morale, économique ou « culturelle ». Utiliser le langage de l'autre, celui de la puissance conquérante ou du militant est une abdication de la pensée autonome, du « libre arbitre », autant que celui-ci puisse exister³. Étonnant discours que celui tenu ici, pourrait penser le lecteur. Moins étonnant lorsque l'on sait de quel recul il est nécessaire de se parer pour investir un tel sujet. Si l'« avant-garde » devait être pensée à partir de la rhétorique solidifiée et militante de ses prosélytes, le combat de l'historien pour parvenir à garder une manière d'objectivité deviendrait peut-être plus évident. Il sera peut-être intéressant par ailleurs de pouvoir un jour se projeter sur la relation de cet historien à son sujet, lorsque celui-ci concerne les « avant-gardes ». Car si l'on devait également considérer, toujours indistinctement, ces « avant-gardes » comme un inverse d'une neutralité idéologique, socio-politique, pour utiliser de bien grands termes, il serait alors peut-être éclairant de comprendre de quelle manière cet objet d'études agit sur celui qui le pense en même temps que celui-ci le secrète. En même temps que la pensée est fabriquée par son sujet. Peut-être assisterions-nous à cette occasion à un phénomène pour le moins « curieux », celui de la fabrication et de l'entretien toujours renouvelés d'une mythologie. Encore faudrait-il souscrire de facto, dans la situation présente, à l'énoncé « avant-garde » désignant usuellement le « lettrisme ». À ce titre, il peut paraître problématique d'envisager ici cette grande marotte tant de fois associée à l'énoncé « avant-garde » que serait l'idée de la « rupture », sachant que nous ne pouvons raisonnablement parler en termes de rupture dans l'histoire des idées, avec nos catégories mentales construites et conformées. Penser en termes de « rupture » relève à la fois d'une facilité et d'une divagation de l'esprit. Le moment est venu de sortir l'« avant-garde » d'elle-même et de rompre avec certains poncifs et certaines tonitruances.

Il est également nécessaire, d'une part pour ne pas se perdre dans la multiplicité des propositions isouiennes concernant l'art notamment, d'autre part

³ Nous ne saurions mésestimer les limites posées à ce « libre arbitre » comportant lui aussi sa part d'illusions que décrit avec force lucidité mais également avec « pessimisme » Arthur Schopenhauer dans son *Essai sur le libre arbitre*, écrit en 1838 pour l'Académie royale de Norvège. Dans ce texte, le philosophe s'en prend ouvertement à René Descartes. Voir Arthur Schopenhauer, *Essai sur le libre arbitre* [1838], Paris, Éditions Payot et Rivages, coll. Rivages poche/Petite bibliothèque, 1992. Traduction de l'allemand par Salomon Reinach.

pour ne pas se laisser submerger par la masse martelante et propagandiste de documents publiés par les lettristes, de concentrer l'analyse sur ce qui est un préalable, à savoir comprendre ce qu'est le « système de pensée » lettriste. Bien qu'il soit hors de propos de faire coïncider strictement la pensée d'Isidore Isou et la pensée lettriste, il est indispensable d'admettre que le lettrisme, dans ses fondations et développements théoriques, est le fruit exclusif de la personnalité du roumain. Les publications à ce titre sont explicites, puisque les textes fondamentaux sont tous signés par Isidore Isou. Une certaine mouvance actuelle tend à affirmer la prééminence de Gabriel Pomerand dans la genèse intellectuelle du lettrisme. Il s'agit là d'une posture abusive. Isou est le seul personnage de ce groupe qui eut suffisamment d'envergure intellectuelle pour produire une réflexion d'ensemble sur l'art et la « culture », quoi que l'on pense de cette réflexion dont les principes peuvent être discutés. Ils le méritent, sans doute, et ils le seront ici. Il importe pour cela de cibler la réflexion, car il serait trop tentant de s'égarer sur un terrain qui prédispose à la dispersion. Dispersion qui tient à l'activité intellectuelle même d'Isidore Isou et à celle, éditoriale, lettriste. Il ne faut donc pas se noyer dans la profusion. D'autre part, il est utile de fixer un point de départ à cette réflexion. Point de départ en manière de « préambule » devant permettre de proposer des repères permettant de situer intellectuellement et historiquement ce qu'est la « pensée isouienne ». Ce travail qui n'existait pas jusqu'à présent est essentiel. Car la « réponse » à apporter à un ensemble d'interrogations doit trouver un mode de « résolution » ou de traitement adapté à la nature du problème posé. Clairement, il s'agira ici d'envisager une pensée systémique, de la resituer et de la mettre en perspective dans l'évolution du paysage mental, philosophique, intellectuel, qui court de l'immédiat après-guerre à la « période 1968 ». Entre ces deux points, ce sont plusieurs systèmes de pensée qui se succèdent et se chevauchent, qui tous possèdent une approche bien particulière de cette entité que l'on appelle « Homme ». Approche changeante, évolutive, au fil des idéaux persistants et mourants, au gré de nouvelles perceptions de la façon dont cet « Homme » agit sur son destin, sur son existence, sur sa capacité à se penser, à penser son éventuelle « liberté » d'action et son rapport aux idéologies. L'Histoire, la « grande » histoire de cette période, n'est évidemment pas sans laisser sa marque sur cette évolution. De la perte de confiance née du second conflit mondial, de la déroute du modèle « humaniste » universalisant et prometteur, au refus des grands modèles, c'est une lente infusion qui passe d'un groupe d'intellectuels se situant hors du champ universitaire légitimé pour venir se vérifier avec la fin des « avant-gardes » et l'abandon des grands soirs après l'effervescence du « moment 68 ». Du modèle communiste, soviétique, avec le marxisme comme clé de compréhension des ressorts « cachés » du fonctionnement de l'univers, pour

nombre d'intellectuels des années 1940 aux années 1960, à la dilution ou à l'effondrement de toute prétention de ce type, c'est une sorte de basculement des consciences qui s'opère. Basculement préparé dès le milieu des années 1940 avec les premières publications de Claude Lévi-Strauss, qui commence de remettre en question le « Sujet », les téléologies occidentales, donc, tout positivisme dix-neuviémiste et tout cartésianisme, au profit d'une lecture relativiste et synchronique ou, synchroniste, de l'Homme et de l'Histoire. Cette nouvelle forme de pensée, cette critique de la toute-puissance de la subjectivité, du règne de la conscience, va se développer tout au long de la guerre froide, discrètement et parallèlement aux grands discours dominants, ceux qui continuent de croire envers et contre tout à l'arbitraire du sens donné au cours des choses par la figure militante, animée par une cause dernière, par une sorte de finalisme paradisiaque ayant la prétention de détenir une pierre philosophale. L'Homme, pour ceux-là, devait avoir un but. Ce but consistait en un « mieux » assis sur une tradition, sur une lecture diachronique et « progressiste » possible de l'Histoire. Or, les effets de la Seconde Guerre mondiale, sur le plan philosophique, mettront du temps à se faire sentir en France. Le poids moral du Parti communiste, autoproclamé « parti des fusillés », retardera la remise en question des conformismes et des morales idéologiques binaires. De même que sera sévèrement combattue l'influence des hétérodoxies marxistes, jusqu'à Louis Althusser qui entreprit une lecture « désidéologisée » du *Capital*⁴. La mise en doute, si elle fut le fruit d'une pensée originale qui prétendait faire le deuil du Sujet, et de Sartre à Michel Foucault, de toute téléologie, viendra d'une reconnexion à la pensée philosophique allemande qui sera qualifiée d'anti-humanisme par ceux qui tiendront à renouer avec une morale « humaniste ». L'après-guerre verra la déclaration de la mort de l'Homme et plus précisément de l'idée de l'Homme comme centre de l'univers et comme sujet tel qu'il avait commencé de se construire au moment du Quattrocento florentin. Le déclin de l'existentialisme suivra cette mort du questionnement ontologique, cette destitution de la conscience transparente à elle-même. L'après-guerre verra également l'éclatement de la philosophie en tant que science reine et l'affirmation de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la sémiologie, après une lente mais sûre infusion dans ces disciplines du modèle linguistique saussurien. Est aussi opérée une remise en question de l'Histoire, de la causalité, de la notion de « progrès » par une réflexion touchant à la relativité du développement des civilisations et de la conception diachronique de l'Histoire au profit d'une approche synchronique des sociétés humaines dans leur « spatialité ». Dans ce contexte de l'épuisement

4 Louis Althusser (éd.), *Lire le capital* [1968], Paris, PUF, 2008.

de l'« Homme » se trament l'émergence et l'affirmation du structuralisme comme mode de pensée régénérateur, s'affirme l'influence du « heideggero-nietzschéisme » sur les tenants de la structure. Apparaît la question de la primauté des « grands ensembles formels », selon Michel Foucault, sur l'action individuelle ou collective. En fond vient s'installer le pouvoir de la « technocratie » économique-politique. Cette évolution se réalise durant la dizaine d'années succédant à la guerre et vient travailler les consciences, saper des modes de pensée « traditionnels » et remettre en question certains dogmes intellectuels qui semblaient être voués à durer éternellement.

Par conséquent, si le lettrisme doit d'abord être caractérisé en tant que forme de pensée, une analyse de fond ne peut se limiter à situer celle-ci dans une histoire des « avant-gardes » esthétiques. Même si au cours de cet ouvrage sera considérée et prise en compte cette expression qui demeure vague, même s'il sera utile de tenter de situer Isidore Isou vis-à-vis de celles-ci à travers une sorte de maillage « comparatif », en sachant que les « comparaisons » comportent leur part d'arbitraire et d'imprécision, il n'est pas possible, dans le cadre de la présente réflexion, de se limiter strictement à des références qui ressortiraient d'une téléologie autoréférentielle de l'« avant-garde ». Car après tout, si celle-ci peut également être considérée comme une « forme de pensée », c'est-à-dire ne se limitant pas à des questions esthétiques car prenant en charge un questionnement socio-politique qui se voudrait « radical », elle prend place, aussi floue que soient ses contours, dans un contexte intellectuel plus général, et par ailleurs s'en nourrit en positif ou en négatif. Il n'est pas question d'aller jusqu'à prétendre que l'« avant-garde » n'est que l'épiphénomène mineur d'une situation donnée culturellement et sociologiquement, mais d'affirmer que son histoire recèle en creux, notamment, les problématiques d'une situation, à un moment de l'histoire des idées et de la situation matérielle vécue. Cela est une évidence, mais c'est une évidence dont il faut tenir compte tant il est nécessaire de relativiser le rôle et l'importance concrète de l'objet « avant-garde » dans le champ social global. Il importe donc en premier lieu, non pas d'essayer de « situer » la pensée isouienne dans le cadre autoréférentiel, peu fiable, d'une « tradition » floue, mais de la confronter à l'« air du temps ». Une autre « évidence » est celle qui consiste à penser comme des « Occidentaux », c'est-à-dire selon un cadre de pensée spécifique. À tel point que nous l'oublions bien volontiers et qu'inconsciemment nous essayons de penser sans nous départir de réflexes ancrés au plus profond de nos conditionnements. Nous pensons ce que nous essayons de penser en tant qu'êtres conformés jusqu'au langage que nous employons. Il sera peut-être un jour

intéressant, après les mises en garde railleuses et salutaires de Friedrich Nietzsche⁵, de comprendre de quelle manière ce qui nous conditionne, de l'endroit dans lequel nous nous tenons, influe sur le langage que nous employons et sur les valeurs que nous sécrétons. À cet arbitraire qui n'est en quelque sorte qu'un imaginaire et qui entend être un fondement et par là même imposer des normes, pour autant fluctuantes selon les époques. Cet aspect de la réflexion possède ici son importance, car la pensée d'Isidore Isou emmène vers son envers, surgi d'un décentrement de l'Homme occidental, dans le contexte de l'épanouissement d'une forme de pensée anthropologique sur un mode généalogique, dans le sens nietzschéen. Il est par ailleurs nécessaire de dire que la manière qu'a l'historien de penser tel sujet n'est qu'une façon que celui-ci a de plaquer ses propres préoccupations intellectuelles sur une réalité qu'il n'atteindra jamais. Nous interprétons d'une certaine manière des pensées que nous essayons de comprendre et parfois de comparer. Il est fort probable qu'exposés à ce sujet ou à un autre, ou même à n'importe quel autre à vrai dire, cent esprits différents aborderaient celui-ci de cent manières différentes. Peut-être qu'assemblées, ces différentes recherches offrirait un regard plus juste et plus précis. Bien que nous resterions, même dans ce cas, en dehors de la biologie des choses. Les données « objectives » de l'histoire étant infiniment réinterprétables, la démarche de l'analyste est ici une sorte d'aventure lorsqu'il est nécessaire de créer du sens et une « cohésion », une illusion rétrospective, à travers une vision individuelle et réductrice par méthode, de ces « choses ».

Or, une démarche d'historien ne pourra se borner ici à une collecte d'informations et à leur présentation judicieusement élaborée. Il lui appartient de livrer une vision d'une pensée, c'est-à-dire de se livrer à un travail d'identification, de synthèse et d'interprétation, à une reconstruction arbitraire, ce qui suppose d'une manière viscérale la recherche d'une « synthèse », forcément réductrice puisque échappant au vécu direct. Réductrice également puisque rétrospective et par conséquent injectant du sens là où les acteurs principaux de cette histoire n'en virent pas obligatoirement la présence. Nous pourrions écrire alors que certains éléments échappent à notre conscience lorsque nous les vivons dans l'instant. Certes, le recul dans le temps permet de saisir d'une manière différente la signification de ce qui a pu être pensé à un moment, sa signification ou bien son rôle dans un jeu d'interrelations et d'interpénétrations de sources intellectuelles

⁵ L'œuvre de Friedrich Nietzsche est traversée par une remise en question fondamentale des grands dogmes occidentaux : la prétention à l'universalisme, la « morale » comme outil de cette prétention, l'Histoire comme vectrice d'un « progrès », toutes les projections figées par la « raison », par le *cogito ergo sum*. Ce sont bien ces remises en question qui seront l'une des influences majeures de la « pensée structuraliste ».

diverses. Il n'en reste pas moins que nous ne pourrons jamais atteindre ce qui a été vécu, cette vérité première de celui qui se confronte au monde en tant que créateur. Étrangers nous sommes à cette intimité du vécu artistiquement, étrangers nous demeurerons. Historiens, nous ne faisons que construire a posteriori un sens selon nos propres catégories mentales, potentiellement désuètes et assurément vouées à n'être que les supports fragiles d'une coagulation ou d'une reconstitution d'un passé, d'une pensée. Toute rétrospection possède une part d'erreur et de prétention ; d'insuffisance et de manque d'humilité, dans cette croyance qui n'est qu'une chimère à vouloir « comprendre », à vouloir saisir un sens éventuellement enfoui, échappant à première vue à la conscience, mais qu'il serait possible de mettre au jour par la découverte de ressorts plus ou moins cachés ou invisibles. La construction d'un passé, la reconstitution d'une pensée, ne sont en partie que des projections de nous-mêmes et de nos préoccupations du moment qui tendent à construire une image, une mythologie en quelque sorte. Ces questions auront une certaine résonance vis-à-vis de cette étude. Car la pensée d'Isidore Isou oblige de poser cette question de l'« illusion rétrospective », cette façon de fabriquer l'Histoire qui sera également combattue et mise en pièces par les pensées de la « structure » à l'intérieur du champ chronologique dont les frontières, ou plutôt les limites, ont été plus haut définies.

Il est également important de signaler un fait essentiel. Le lettrisme existe encore aujourd'hui, non pas seulement en tant que passé de l'histoire de l'art et de l'histoire des idées. Il existe encore aujourd'hui parce que des lettristes continuent de créer selon les principes esthétiques et théoriques d'Isidore Isou. Cela tout en continuant d'utiliser ses concepts et le vocabulaire qui leur est attaché. Ce point est crucial. Le lettrisme ne peut être encore tout à fait considéré comme un objet de réflexion appartenant au passé. Dans un sens, celui-ci ne serait pas encore dans l'Histoire, puisqu'il demeure. Par conséquent, il serait risqué de le considérer comme figé, comme un entomologiste considérerait l'objet de ses observations. À ce titre, la longévité de la pratique des principes esthétiques légués par Isidore Isou, une soixantaine d'années maintenant, participe notamment de la réflexion quant au qualificatif d'« avant-garde » donné à ce mouvement, qui par ailleurs, précisons-le, n'existe plus que sous une forme « éclatée », sans cohésion de ses membres, dont certains par ailleurs ont décidé de refuser aux historiens toute légitimité et compétence analytique vis-à-vis du lettrisme. Cela précisé, l'histoire du lettrisme se déroule en plusieurs phases, dont celle décrite par Fabrice Flahutez dans son ouvrage *Le Lettrisme était une avant-garde*⁶, et qui

⁶ Fabrice Flahutez, *Le Lettrisme historique était une avant-garde*, Dijon, Les presses du réel, coll. L'écart absolu, 2011. Premier ouvrage de fond consacré au lettrisme. Il inaugure à ce titre, avec la

vient se concentrer sur les années d'émergence nerveuse et bruyante du mouvement. La présente réflexion partira également de l'immédiat après-guerre et couvrira la période qui mène jusqu'à ce « moment 68 » qui a été brièvement mentionné plus haut, et pour les raisons qui ont été également rapidement exposées. Une autre période du lettrisme est celle qui suit les années 1968-1970, c'est-à-dire les années signifiant la fin des « avant-gardes », accompagnée, comme désirait le signifier Michel Foucault, de la fin des grandes idéologies en manière de « refroidissement », et d'un retour à l'ordre post-« 68 » dans les sociétés industrielles. Des « clans lettristes », plus ou moins formels, se renforceront jusqu'à une autonomisation de chacun d'entre eux, distincts les uns des autres, souvent en fonction de l'idée que chacun se fait de son positionnement vis-à-vis d'une fidélité orthodoxe qui serait due à la pensée d'Isidore Isou. Mais nous nous trouvons à cet instant sur la bordure du champ chronologique fixé. Signalons seulement que les principes théoriques et esthétiques d'Isidore Isou ne varieront pas jusqu'à son décès en 2007⁷. Ne commettons toutefois pas l'erreur de penser que ces principes auraient été constitués en un bloc, dès les années 1940. Isou continuera son œuvre théorique après que la plupart des ouvrages fondateurs du mouvement aient été rédigés par lui dans les années 1940 et 1950. Mais le plus important, en ce qui concerne la présente réflexion, est de considérer qu'il est possible d'établir, dans une chronologie qui finalement peut paraître stable, et c'est d'ailleurs le cas sur le plan théorique et esthétique, une chronologie, disions-nous, qui offre peut-être à l'observateur une ligne de rupture en ce qui concerne l'attitude et le comportement d'Isou. Ce changement d'attitude pourrait être détecté durant l'année 1952. Changement correspondant au passage de la stratégie du scandale, pratiquée depuis 1946, à un affermissement des positions intellectuelles du fondateur du lettrisme. Et il faut le dire, au début d'un isolement rompu seulement parfois par quelques manifestations dans lesquelles le scandale et l'injure, ayant perdu cette fois le charme du romantisme de la révolte juvénile, se réinvitèrent. Après la Seconde Guerre mondiale, Isou vint avec fracas dans le ciel de Paris, se présentant avec violence comme celui qui nettoierait l'art, la culture, l'avant-garde. La démarche fut guerrière, non dénuée de sensualité dans sa radicalité et dans sa négation de ce qui était « établi ». Évoquons rapidement quelques épisodes célèbres de l'« épopée » des débuts : le 21 janvier 1946, perturbation de la lecture de *La Fuite* de Tristan Tzara, au théâtre du Vieux-Colombier ; en 1950, un commando lettriste

prise de risques que cela peut contenir, une réflexion rénovée et systématique sur le mouvement lettriste.

⁷ Le 28 juillet de cette année-là.

emmené par Michel Mourre, déguisé en chanoine, à Notre-Dame le jour de Pâques, vient claironner la mort de Dieu. Cet « épisode » au romantisme plaisant s'est retrouvé largement et complaisamment abordé par des exégètes du lettrisme (pensons par exemple à Greil Marcus⁸ mais il n'est pas le seul). Toujours en 1950, la revue lettriste *Front de la jeunesse* publie un article demandant la libération des ex-miliciens détenus dans les prisons françaises. La même année, une expédition commando est menée à l'orphelinat d'Auteuil pour dénoncer les traitements indignes infligés aux pensionnaires. Mais six années après le surgissement brutal, sauvage, et une seule année après un dernier scandale version romantique, à Cannes, où Isou, giflé, conspué, mais soutenu par Cocteau, était venu présenter son film *Traité de bave et d'éternité*, le jeune Roumain ne surprénait plus personne, et au contraire, exaspérait. Cette exaspération se traduit par le départ, en 1952, de futurs acteurs majeurs du paysage contemporain : Guy Debord, Gil J. Wolman, François Dufrêne, pour n'en citer que quelques-uns, qui en l'occurrence existeront en dehors du lettrisme et créeront leur propre « destin⁹ ». Entendons-nous bien, le propos ici n'est pas d'établir la chronologie et l'histoire d'une forme de pensée. Il est de situer cette forme de pensée parmi celles qui baignent une « époque », et d'en dégager les linéaments. Une telle chronologie, par ailleurs, serait loin d'être probante en ce qui concerne la pensée d'Isidore Isou. Car si sur le plan du « comportement », Isou a connu une sorte d'« infléchissement », son œuvre de théoricien, si elle a connu une « amplification » au cours des années, n'a subi de modification d'aucune sorte quant à sa substance, déjà repérable en 1947. Il est à ce propos « étonnant » de considérer l'« écart » entre le déploiement public du scandale et de la provocation, d'un côté, et d'un autre côté, d'une manière simultanée, l'effort théorique très dense auquel se livre Isou dans les mêmes années. À ce compte, bien trompeuse est la position que ne viserait qu'à retenir la soi-disant « geste libertaire » d'Isou, et d'en faire l'un des éléments d'une sorte de joyeuse et sautillante histoire de la subversion avant-gardiste, mêlant le lettrisme à l'Internationale situationniste (aux « situs » écrivent certains, « situs » méprisés par Debord lui-même), au rock, à la mode punk, aux Sex-Pistols, etc. Nous devons nous méfier des légendes et des séductions, forcément « faciles », des coagulations approximatives. En réalité, Isidore Isou aura démontré une belle constance dans un effort de concentration austère et de théorisation, dès l'époque des déclamations de poésie phonétique par

⁸ Greil Marcus, *Lipstick traces, une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Allia, 1998.

⁹ *Guy Debord, un art de la guerre*, catalogue d'exposition, Bibliothèque nationale de France, Paris, du 27 mars au 30 juin 2013, sous la direction de Laurence Lebras et d'Emmanuel Guy, Paris, Gallimard, BNF, 2013.

Gabriel Pomerand au Tabou, jusqu'à ses derniers textes. Autre fait « exemplaire » de la constance de cette rigueur intellectuelle désirée ardemment, et entretenue tout au long d'une existence tendue entièrement vers un objectif que d'aucuns considéreraient comme le produit d'une ambition démiurgique et mégalomane.

Une autre chose qu'il importe de préciser : travailler et réfléchir sur la pensée d'Isidore Isou suppose une prise en considération du sérieux de l'entreprise intellectuelle et artistique de celui-ci. Entreprise qui, de la responsabilité d'Isou lui-même, a souvent été considérée comme une tentative risible et maladroite d'accéder à un niveau de célébrité et de reconnaissance qu'il n'a pu atteindre de son vivant. Mais il est trop simple de se « débarrasser » du personnage en se contentant de le considérer comme un histrion bavard. Isou fut un artiste, un critique, et avant toute autre chose, un théoricien. Mégalomane, mais sans doute pas davantage que Salvador Dalí, vindicatif, mais il ne fut pas le seul, loin s'en faut, inapte aux compromis, ce qui est un lieu commun des comportements « avant-gardistes ». Certains diront au mieux de son œuvre plastique qu'elle fut brouillonne ou mal finie. Voici par conséquent le dossier Isou réglé. Mais ce dossier Isou oblige de chercher à comprendre comment comprendre le personnage. Il est alors nécessaire, puisque l'on ne peut s'appuyer sur la critique et sur les professionnels de l'art pour réfléchir à ce sujet, de se diriger davantage vers des champs de réflexion qui, d'une part permettent de cadrer le contexte dans lequel se déploie la pensée d'Isou, et d'autre part donnent la possibilité de comprendre celle-ci par une approche plus large que celle, seulement, de l'histoire des formes et de l'esthétique contemporaines.

La présente analyse sera envisagée selon trois thématiques générales. Premièrement sera dressé un état des lieux de la « pensée » post Seconde Guerre mondiale, du contexte général, intellectuel et moral. Il s'agira de comprendre sur quel fond d'ensemble s'est déployée l'armature théorique d'Isidore Isou. Il sera nécessaire de saisir quel fut le cadre mental dans lequel celui-ci a pensé ce qu'il a essayé de penser. Ensuite sera abordé l'« art isouien », avec une analyse des ressorts et des raisons de l'œuvre du lettriste. Ce sujet mérite d'être éclairci à maints égards, tant l'œuvre isouienne répond à des modalités intellectuelles variées, complexes, qui se croisent ou s'enchevêtrent. Il s'agira de démêler les fils qui permettront d'obtenir une lisibilité quant à la démarche esthétique du lettriste. Enfin sera proposé un recadrage théorique dans le champ des « avant-gardes » contemporaines. Il sera utile de redéfinir, ou tout au moins de nuancer cet énoncé, « avant-garde », en tenant compte des modifications survenues dans le paysage intellectuel de l'après-guerre. Il est essentiel de confronter certains concepts à présent datés en ne les considérant pas comme figés, voués à une

glaciation provoquée par leur autonomisation hors du champ intellectuel général. Cela donnera l'occasion de relativiser la « portée » intrinsèque de ce qui est nommé « avant-garde ». D'autre part sera identifié ce qui relèverait de l'« avant-gardisme » chez Isou, par une « analyse comparative » avec ce qui vient caractériser dans les « esprits » donc cette « avant-garde ». Seront au passage éliminés certains poncifs sur ce sujet-là. Cela par une compréhension non pas de particularismes infinitésimaux, mais par celle de certaines traditions intellectuelles occidentales.